

Chapitre I

Qu'est-ce que l'Amérique latine?

Introduction à la région et à son espace

I. Qu'est-ce que l'Amérique latine?

1. Un concept ambigu

L'Amérique est le seul continent dont le nom provient d'un personnage historique. Le navigateur italien Amerigo Vespucci doit à l'amitié du cosmographe lorrain Martin Waldseemüller, auteur d'une *Cosmographie* publiée dès 1507, d'avoir prêté son prénom latinisé (Americus) pour désigner le Nouveau Monde qui en toute logique aurait dû s'appeler **Colombie** en l'honneur de celui à qui on attribue la découverte de ce continent. Ce ne devait pas être la première méprise. Colomb lui-même pensait avoir abordé les "Indes" et ce fut ce nom qu'on utilisa le plus souvent jusqu'au XVII^e siècle, quand d'autres colonisations vinrent disputer à l'Espagne et au Portugal le privilège de compter des "colonies" ou des territoires dans l'hémisphère. Le concept d'Indes devait rester en vigueur jusqu'au XIX^e siècle. Encore aujourd'hui on parle des "*West Indies*" pour désigner les Caraïbes anglophones. L'Amérique devait cependant s'imposer autour de 1800 avec l'indépendance d'abord des États-Unis, puis des colonies espagnoles.

Une "Amérique" américaine!

Un universitaire mexicain (E. Córdova López) prétend que le concept "Amérique" est une déformation du nom original du continent qui serait "América" (i.e. "Terre des Aigles")! Jusqu'où peut aller l'obsession autochtone!

C'est alors que commence un autre problème. Très tôt les États-Unis d'Amérique en viennent à se désigner comme "America" et ses habitants s'appellent "Americans". Il n'empêche que les premiers à se reconnaître une identité "américaine" furent, semble-t-il, les Hispano-Américains. Au XVIII^e siècle, il est fréquent que les créoles mexicains se définissent comme Americanos. Au XX^e siècle, l'usage s'est répandu d'appeler les États-Uniens les "Américains". Leurs voisins méridionaux n'apprécient pas le raccourci dans lequel ils voient une volonté hégémonique. C'est comme si on usurpait une marque de commerce. Ils appellent le plus souvent leurs voisins du Nord les "*Norteamericanos*"; l'autre adjectif couramment employé est "*estadounidense(s)*" ou, si l'on veut ajouter une note de mépris ou de défiance, "*yanki(s)*" ou "*gringo(s)*".

Le problème se pose en ces termes: comment convient-il d'appeler l'autre Amérique, celle qui s'étend au sud du Rio Grande? Plusieurs qualificatifs seront proposés et employés tour à tour. Les plus communs seront Hispanoamérica et Ibero-América. Le premier était difficilement acceptable pour les Brésiliens et le second, quoique de portée plus générique, était désagréable pour ces Américains qui associaient l'héritage ibérique à l'obscurantisme, au retard. En cette fin du XIX^e siècle, la péninsule ibérique n'irradiait pas ce progrès auquel aspiraient les élites politiques et intellectuelles des anciennes colonies. Ces qualificatifs sonnaient d'ailleurs de plus en plus faux à mesure que l'immigration renouvelait le vieux stock ibérique par des apports dans lesquels dominaient les Italiens. Les objections étaient nombreuses. Un concept devait cependant s'imposer, celui d'Amérique latine.

■ a- les origines du concept

L'appellation "Amérique latine" entre en circulation vers 1856-1860. Elle naît en France dans un milieu qui chante les mérites de la race et de la culture latines. Le premier à l'avoir employée est sans doute un Colombien en exil à Paris, J.M. Torres Caicedo, dans un poème publié en 1856, puis dans deux essais, *Bases para la formación de una liga latinoamericana* (1861) et *Unión latinoamericana* (1865). On a voulu voir dans ce baptême une entreprise pour justifier les ambitions françaises sur le continent. Ne coïncide-t-il pas avec l'expédition franco-espagnole au Mexique et la tentative de Maximilien d'Autriche de fonder un empire au Mexique? Mais 1856 voit aussi se réunir à Santiago du Chili un congrès "continental" pour faire front commun contre l'expansionnisme US. La même année, plusieurs pays d'Amérique latine signent un traité d'alliance à l'ambassade du Pérou à Washington. Affirmer la **latinité**, c'est mettre en relief la différence entre cette Amérique et l'autre, anglophone et protestante, expansionniste, dangereuse pour l'intégrité de ces voisines. L'origine de l'appellation répond donc à une fonction et à une vocation **GÉOPOLITIQUES**.

Il est certes significatif qu'elle soit apparue en France qui verra dans la "latinité" un vecteur pour légitimer son ambition d'influer sur les événements

et les gouvernements de l'Amérique "méridionale". Mais le fait le plus important est que ce qualificatif sera revendiqué par les "Latino-Américains" eux-mêmes.

La désignation a cependant mis du temps à s'imposer, concurrencée par celles - et d'autres - que nous avons déjà citées. L'Espagne lui opposa, surtout après 1898, sa vision d'une Amérique ralliée derrière les valeurs hispaniques. Ses intellectuels défendirent la Hispanidad. Les États-Unis se firent, à partir de 1889, quand fut fondée à Washington l'Union panaméricaine, les chantres du Panaméricanisme: "America is one".

■ b- des résistances

L'appellation a aussi rencontré un autre type de résistances. Comment pourrait-elle recouvrir des pays et des peuples dont le substrat est **amérindien** ou **africain**? Comment peut-elle convenir à des pays marqués par l'immigration nord-européenne ou asiatique? Pour dire vrai, elle n'a un sens que pour les élites et que pour une période. L'étiquette a pu correspondre à une certaine réalité jusqu'en 1914-1918, l'Amérique étant culturellement, dans sa partie la plus instruite, à l'écoute de l'Europe et particulièrement de la France, d'où lui venaient les idées, la mode, les divertissements, les styles. Pablo Neruda écrivait, en parlant des années 20: "On se farcissait la cervelle des dernières nouveautés apportées par les paquebots". Depuis, les classes dirigeantes se sont orientées vers des formes de pensée et des styles de vie empruntés aux U.S.A., au moment où les aspects "noir" et "indien" se présentent avec une épaisseur qu'on avait longtemps cherché à dissimuler. L'anglais a déplacé le français comme langue de culture. Les États-Unis se sont substitués à la France et à l'Europe comme espace paradisiaque. Y voyager comme touriste, étudiant ou immigrant, acheter des produits U.S., détenir des dollars ou un compte dans une banque U.S. constituent désormais les aspirations non plus seulement des élites, mais aussi des classes moyennes.

“L’Indo-Afro-Ibéro-Amérique”

Dans son ouvrage, *Le sourire d'Érasme: épopée, utopie et mythe dans le roman hispano-américain* (Gallimard, 1992), Carlos Fuentes refuse d'appeler l'Amérique latine sous prétexte que l'appellation a été inventée au XIXe siècle par les Français "de façon à s'inclure dans l'ensemble américain". Il préfère "Indo-Afro-Ibéro-Amérique". L'élément ibérique est fondamental. Il

déplore le divorce persistant entre la **continuité culturelle de l'Amérique hispanique** et sa **fragmentation politique**.

Ce n'est pas un mince paradoxe qu'au moment même où l'épithète "latine" sonne de plus en plus faux, un consensus se forme pour qu'il devienne le qualificatif générique pour cette "autre" Amérique. Les États-Unis vont jusqu'à l'adopter dans les discours et documents officiels. Les spécialistes étrangers en répandent l'usage. Le concept d'**Amérique latine** triomphe. Il s'est imposé parce qu'il était le seul à pouvoir embrasser à la fois l'Amérique centrale, les Caraïbes, l'Amérique du Sud.

■ c- un concept de plus en plus englobant

Il prend même de l'expansion. Au début, le concept était réservé aux pays hispanophones et lusophones, auxquels s'ajoutait Haïti. Depuis 1964, les annuaires de l'ONU classent sous "Amérique latine" tous les pays du continent, à l'exception des États-Unis et du Canada. Avec l'accession à l'indépendance des dernières colonies, les "Vingt Amériques latines" sont devenus 33. De concept avant tout **culturel**, il est devenu, fidèle en cela à ses origines, un concept **géopolitique**. Il s'applique à tous les pays sis au sud du Rio Grande (ou Rio Bravo). Ces pays ont en commun de partager un continent avec une superpuissance économique, militaire et culturelle. Les facteurs d'unité sont de l'avis d'A. Rouquié: "Un destin collectif forgé par des évolutions parallèles, une même appartenance culturelle à l'Occident et une dépendance multiforme par rapport à un centre unique situé sur le même continent". (1988, p. 27)

2. Images et représentations de l'Amérique latine

L'Amérique latine ressemble à une auberge espagnole: on y mange ce qu'on y apporte. Depuis son invention vers 1500, l'Amérique latine a été une terre dans laquelle les Européens ont projeté leurs rêves, leurs désirs afin d'échapper aux déceptions du Vieux Monde. Le Nouveau Monde a accueilli les **utopies** des Européens déçus. Il fut la terre d'asile pour ceux à qui la vieille Europe interdisait le rêve sur place: les cadets de famille, les anarchistes, les réfugiés, les bagnards, les paysans sans terre, mais aussi les illuminés de toute sorte. Il a été depuis Colomb le continent des malentendus et la source de mythes, depuis celui du "bon sauvage" au XVIIIe

siècle jusqu'à celui du "guérillero héroïque" dans les années 1960.

Le Mexique, par exemple, a figuré en bonne place dans l'imaginaire occidental. Il a suscité tout au long de son histoire "occidentale" un attrait, des descriptions relevées. Citons parmi les auteurs: Bernal Díaz del Castillo, Thomas Gage, Giovanni Francisco Gemelli Careri, Alexander von Humboldt, Condesa Calderón de la Barca, John Reed, Graham Green. Des voyageurs se sont passionnés pour les Indiens: Charles Brasseur, Lumholtz, D.H. Lawrence, Malcolm Lowry, Antonin Artaud, André Breton, Le Clézio. Le Mexique continue à fasciner l'étranger. Encore une fois, c'est le Mexique profond, indien qui exerce la plus forte attraction. Encore que peu d'étrangers savent distinguer ce qui est authentique (quoique transformé par quatre siècles d'échanges) et ce qui n'est qu'une culture clochardisée. Aujourd'hui, la palme de l'exotisme revient sans doute au Brésil en général et à l'Amazonie en particulier.

Le Brésil en France

L'image du Brésil en France a évolué en un siècle. Avant 1920, le Brésil renvoyait l'image lointaine, mais identique de la France, soeur aînée des républiques latino-américaines. Le Brésil est perçu sur le mode du **même**. Après 1930, le Brésil est vu comme un tiers-monde. Il est vu sur le mode **pathologique**, des maux dont il souffre.

Comment l'Occident voit-il l'Amérique latine? Je ne parle pas de ces représentations populaires qui pourraient se ramener à quatre mots négatifs: paresse, inefficacité, irresponsabilité, désordre. Ces préjugés sont issus de la même ignorance qu'affiche ce personnage de théâtre qui raconte qu'il a pris le train à Rio de Janeiro et est descendu ... à la frontière du Mexique [soit 6 000 km à vol d'oiseau et sept pays entre les deux!]. Je parle de représentations plus élaborées. On peut s'en faire une idée en fréquentant les oeuvres des écrivains anglophones, sans aucun doute les plus influents dans la formation d'une représentation populaire, du moins avant que les médias électroniques ne viennent mettre leur grain de sel! Le charme de l'Amérique latine tiendrait au désordre politique et social qui y règne. Le dérèglement permet la liberté. Les auteurs témoignent d'une fascination pour le genre de vie qu'on y mène, pour cette apparente absence de règles contraignantes. L'Amérique latine renvoie aux Occidentaux le reflet inversé de ce qu'ils sont. Les auteurs les plus remarquables sont Graham Green, D.H. Lawrence, V.S. Naipaul. Ils

sont comme des miroirs qui réfléchissent une certaine image de la région. Quatre thèmes se dégagent de ces romans.

■ a- l'Amérique latine, terre de liberté, de spontanéité

Pour certains, elle est **liberté**, dérèglement, laxisme, sensualité. [...]"dans ces pays, la politique a rarement signifié la simple alternance électorale de partis rivaux, mais a été une question de vie ou de mort" (G. Greene, *Getting to Know the General*, 1984:14-16). Malcolm Lowry écrit: "Nous pourrions voir le Mexique comme le monde lui-même, ou comme l'Éden, comme la tour de Babel ou, en effet, comme tout ce que nous voudrions. Il est paradisiaque: il est sans doute infernal. Il est, simplement, le Mexique."

■ b- l'Amérique latine, terre d'espoir, de renouveau, d'utopie

Pour d'autres, elle est **espoir**, une sorte d'alternative à un Occident dont ils désespèrent (Lawrence, Reed, Kerouac), une alternative culturelle et morale. Kerouac trouve au Mexique — encore le Mexique indien — l'anti-États-Unis qu'il recherchait dans ses pérégrinations.

L'Amérique-utopie

La conquête de l'Amérique stimule l'imaginaire. Elle entraîne la réactualisation des mythes et légendes. On croit reconnaître les espaces imaginaires du paradis terrestre, du pays de cocagne. Des expéditions se font en quête de ce qui se révélera être des chimères: la Fontaine de Jouvence, le royaume du Prêtre Jean, le Pays de la Cannelle, la Cité des Césars, les Sept Cités, l'Eldorado, le pays des Amazones. L'Amérique commence donc à l'Europe comme l'histoire des déceptions.

Les missionnaires franciscains veulent rénover l'Église romaine à partir de l'Amérique. D'une utopie sur l'Amérique projetée, élaborée à partir de l'Europe, on passera à une utopie américaine, conçue par les Américains eux-mêmes. On pense au mythe d'une évangélisation préhispanique par l'apôtre saint Thomas assimilé à Quetzalcoatl ou à Viracocha, ou au mythe d'une résurrection d'Atahualpa. Les anciens mythes associés à de nouvelles utopies ressuscitent lors des indépendances, puis sous-tendent les mouvements révolutionnaires contemporains, à Cuba castriste, au Nicaragua sandiniste, au Pérou des Sendéristes, tel le mythe du foyer insurrectionnel.

■ c- l'Amérique latine, terre d'échecs, des frustrations

Pour d'autres enfin, elle est l'**échec**: par référence à l'Europe et aux États-Unis, elle est une société ratée, faite de médiocrités. Nul n'a poussé plus loin la critique que V.S. Naipaul. Il a des mots mordants

pour Buenos Aires: "Buenos Aires, en raison de la nature de sa création, n'a jamais exigé l'excellence: cela a toujours fait partie de ses charmes. Au sein de la métropole importée, il y a la structure d'une société développée. Mais les hommes souvent ne semblent que mimer leurs fonctions. Que de mots ont vu en Argentine leur signification appauvrie: général, artiste, journaliste, historien, professeur, université, directeur, cadre, industriel, aristocrate, bibliothèque, musée, zoo. Tant de mots qui appellent des guillemets." Ou, "L'Argentine est un pays de pillage, un pays nouveau, effectivement peuplé seulement au cours de notre siècle. Elle reste un pays à piller: et la politique là-bas ne peut être qu'une politique de pillage. Tout le monde en Argentine comprend et accepte cela..." (*The Return of Eva Peron*, 148, 137)

Pour tous ces auteurs, l'Amérique latine vivrait dans une sorte d'**intemporalité**. Les choses bougent beaucoup, mais seulement pour mieux tourner en rond.

■ d- terre de contrastes, d'oppositions

L'Amérique latine serait le continent de la misère et de la répression: les *flagelados* du Nord-Est brésilien, les *gamines* de Bogota, les victimes des escadrons de la mort. Elle est aussi le continent de la vitalité: celle qu'expriment les chants et les danses (écoles de samba, groupes de reggae, salsa). Le Brésil, "pays du carnaval": telle est l'image dominante d'après un sondage en Italie, avant celle de "pays de l'Amazonie" et de "patrie du football".

C'est enfin l'opposition **mort-vie** ou, pour reprendre le titre d'un ouvrage d'A. Touraine (1989), l'opposition **parole-sang**. La violence des oppositions, des contrastes (naturels, sociaux -- entre citadins et ruraux, entre Indiens et non-Indiens -- culturels), c'est le **sang**, celui qui coule dans les moments de colère collective et de répression brutale. L'enflure de la parole, la propension à la logorrhée, l'hypertrophie du discours, l'importance de l'oralité (face à l'écrit), c'est la **parole** libératrice, revendicatrice. Ces drames ne sont pas le produit d'une misère intemporelle, d'une malédiction, mais mettent aux prises des acteurs soumis à une histoire accélérée. Le **sang** et la **parole** rythment l'évolution et constituent les deux pôles de l'affirmation collective.

"Les gens vivent toujours aux extrêmes. La crainte

de la mort est constante, soit par la maladie ou par la violence. La mort fait partie de leur quotidienneté. Et cette mort est devenue banale pour eux. Dire qu'ils tentent de trouver un équilibre à travers tout ça." (Philippe Falardeau, concurrent du concours "Course Destination Monde", *La Presse*, 6-12-1992, A-5)

■ e- un tiers monde singulier:

D'après les indicateurs socio-économiques, l'Amérique latine appartient au **tiers monde**. Elle appartient également au monde **occidental** d'où sont venus ses conquérants, ses immigrants, ses langues. Voilà pourquoi elle est à la fois différente et proche de nous, suscitant mépris et compassion. Elle forme l'"*Extrême-Occident*" pour reprendre une remarque judicieuse d'A. Rouquié (1987). C'est la partie du tiers monde qui appartient le plus étroitement à l'Occident sur le plan culturel. D'où aussi son ambivalence face à l'Occident, à la fois patrie, métropole, modèle, mais constant rappel d'une identité bâtarde.

3. Quatre paradigmes pour comprendre l'Amérique latine

En un siècle les clés pour analyser les réalités latino-américaines et proposer, le cas échéant, des solutions ont bien changé. Les approches se sont succédées. Chacune a eu sa période de gloire. Les premières ont cédé le pas; elles n'ont pas disparu du paysage, elles continuent à influencer les jugements que portent les chercheurs. La nouveauté des années 90 est qu'aucune ne réussit à s'imposer. Il convient de connaître les traits principaux de ces approches afin de les reconnaître, telles quelles ou transformées, dans les travaux qu'on lit.

• L'approche "pathologique"

Elle a dominé longtemps le panorama intellectuel. L'Amérique latine n'était vue que sous l'angle pathologique. Tout ce qui la distinguait de l'Europe ou des États-Unis était perçu comme un mal. La vision pessimiste l'emportait. La démocratie était impossible en raison de la proportion de peuples de couleur impropres à la démocratie; le climat prédisposait à la violence; le catholicisme était le lit de l'intolérance.

• L'approche "modernisatrice"

Elle s'est imposée à la fin des années cinquante. Elle représente une vision optimiste. L'histoire de l'Amérique latine depuis l'indépendance apparaît

comme une avancée de la modernisation contre la résistance des vieilles institutions et attitudes. L'Amérique latine était sur la voie qui menait à une société moderne, rationnelle. La société traditionnelle reculait. La prospérité et la démocratie étaient à l'horizon prochain, sous l'action de la montée des classes moyennes.

- L'approche "culturaliste"

Elle critique l'ethnocentrisme des uns et des autres. La "tradition ibérique" est différente et ne peut produire les effets attendus par les modernisationnistes qui ont projeté leurs valeurs sans rien comprendre aux ressorts de la société latino-américaine. Elle refuse de réduire les traits de l'Amérique latine à une pathologie. Il y a une profonde continuité entre les traditions ibériques et le mode de fonctionnement des sociétés latino-américaines. Les institutions n'ont qu'un vernis emprunté.

- L'approche "dépendantiste"

Elle postule que le développement économique en Amérique latine ne peut pas produire les mêmes effets qu'en Occident en raison des rapports de dépendance qu'entretient l'Amérique latine envers l'Occident, rapports qui conditionnent son développement. Les effets sont l'extroversion, le rôle prépondérant des élites qui lui sont liées, lesquelles accaparent les recettes, importent des articles de consommation et de défense de leur statut, pendant que les travailleurs reçoivent peu d'avantages et que la croissance n'a pas d'effet d'entraînement sur le niveau de vie général. L'économie demeure très vulnérable aux revirements de la conjoncture. La dépendance économique exige l'autoritarisme politique afin de canaliser les coûts sociaux. La démocratie ne peut y être que restreinte, car il faut adopter des politiques économiques anti-populaires pour s'assurer l'appui des milieux internationaux. (adapté de T.E. Skidmore et P.H. Smith, *Modern Latin America*. 3e éd., Oxford U. Press, 1992, pp. 7-11)

La culture comme obstacle

Voici un exemple d'application de ces paradigmes. En 1985, Lawrence Harrison, un ancien fonctionnaire de USAID, avec vingt ans d'expérience en Amérique latine, publiait *Underdevelopment Is a State of Mind: The Latin American Case* (Harvard Univ., Center for International Affairs/University Press of America). Il arguait que le plus gros obstacle au progrès en Amérique latine n'était pas l'impérialisme yankee, mais la culture latino-américaine.

Les Nord-Américains et les Latino-américains auraient des conceptions différentes de l'individu, de la société et de la relation entre l'individu et la société; de la justice et du droit; de la vie et de la mort; du gouvernement; de la famille; des relations entre les sexes, de l'organisation; du temps; de l'entreprise; de la religion; de la moralité. Ces différences auraient contribué à l'évolution de sociétés qui seraient plus différentes que ne le reconnaissent les politiciens US.

L'auteur a raison d'insister sur ces différences. Il décrit certains traits:

- une vision autoritaire des relations humaines;
- une répugnance à penser de façon indépendante, à prendre des initiatives, à tolérer la dissidence;
- une attitude chez l'élite à considérer le travail comme mauvais;
- un individualisme excessif;
- une tendance à réserver sa confiance à son cercle familial.

Ce sont des traits observés par d'autres auteurs. Harrison fait découler de ces traits une série de maux tels que l'abus de pouvoir, le mépris de la loi, l'absence d'un État de droit, la corruption.

Voilà le diagnostic posé. La prescription de l'auteur fait davantage problème. L'Amérique latine ne pourrait aspirer au progrès sans changer de culture, d'état d'esprit. L'Amérique latine n'aurait pas d'avenir si elle n'assumait pas d'abord son passé afin de le balancer par-dessus bord.

4. Une quête d'identité

Il y a un indéniable problème d'identité chez les Latino-américains, du moins chez les élites et les classes moyennes urbaines. Ne sont-ils pas à la fois fils de l'Europe (et des conquérants) et de l'Amérique (et des conquis)?

Ils vivent une **tension** constante entre la survie de la TRADITION et l'appel de la MODERNITÉ. Sous l'angle de la tradition, l'Amérique latine est fille de la Contre-Réforme transformée en rempart contre la montée du rationalisme et la sécularisation en Europe. Sous l'angle de la modernité, l'Amérique latine a vécu une intégration économique à l'Europe du Nord et à l'Amérique du Nord. La modernité, c'est le capitalisme, l'individualisme, le rationalisme, la science. L'Amérique latine est le continent du tiers-monde où l'occidentalisation a été la plus profonde.

L'Amérique latine vit une tension permanente entre une tradition ENDOGÈNE, syncrétique (nouvelle société) et une modernité toujours EXOGÈNE, une modernité imposée, non assumée. Il en résulte une attitude hypocrite: faire semblant d'être d'accord

avec la logique de société industrielle et les valeurs politiques modernes, les deux étrangères. D'où le dilemme: comment s'adapter à la modernité sans renoncer à son identité, une identité fragile, parce qu'**hétérogène**.

La modernité latino-américaine devra assumer son pluralisme culturel et racial. L'Amérique latine n'a d'autre choix que de se réconcilier avec ses racines multiples.

L'autre source du problème est que l'Amérique latine est dirigée par une élite économiquement prédatrice et culturellement étrangère au pays.

II. INTRODUCTION À L'ESPACE

Toute histoire repose entre autre chose sur un incessant **dialogue** et une constante **interaction** entre les humains et le milieu naturel. Chaque civilisation est liée à une géographie particulière qui implique un lot de **possibilités**, mais aussi un ensemble de **contraintes**, les unes surmontables à l'aide de techniques appropriées, certaines rigides, donc quasi permanentes, et cela d'autant plus que l'homme, comme le remarquait F. Braudel, "vit de préférence dans le cadre de ses propres expériences, pris à longueur de générations au piège de ses réussites anciennes".

L'espace américain commande à sa façon le destin de l'Amérique latine.

1. Un continent étiré, vertical

Le continent est construit à la **verticale**, structuré selon un axe nord-sud, s'étendant du 32° nord au 56° sud, la plus longue verticale sur la planète. A vol d'oiseau, il faut compter du nord du Mexique au nord de l'Amérique du Sud, 5 000 km, puis 7 500 km jusqu'au Cap Horn. Les conséquences de cet étirement sont multiples:

- le défaut de profondeur est-ouest complique l'intégration continentale (à la différence de l'Amérique du Nord ou de l'Europe qui sont construites à l'horizontale).

- les différences dans les paysages et dans le peuplement sont moins accusées entre Nord et le Sud qu'entre l'Est et l'Ouest. Les influences rivales de l'Atlantique et du Pacifique surtout sensibles au niveau de la **pluviométrie**. Les courants marins du

Pacifique sont froids, stabilisant les masses d'air de sorte que les côtes sont peu arrosées. A l'inverse, les courants dans l'Atlantique sont chauds, engendrant des masses de vapeur d'eau et de fortes précipitations. L'**étroitesse** continentale rend ces contrastes actifs dans une majorité de pays.

2. Un continent tropical

L'Amérique latine est comprise, pour les trois quarts de sa superficie, entre le tropique du Cancer et le tropique du Capricorne. C'est ainsi le plus **tropical** des continents.

Il en résulte une atténuation des saisons thermiques. L'écart entre les minima et les maxima est réduit. Cuba est un bel exemple. Le contraste porte sur le régime pluviométrique. Pour la majorité des pays, il n'existe que deux saisons: la saison des pluies (plus chaude) et la saison sèche (plus froide). L'une des régions les plus sèches du monde se trouve dans le désert d'Atacama, alors qu'à l'autre bout du Chili il pleut jusqu'à 325 jours par année. Une zone des Andes colombiennes reçoit plus de 8,5 m de précipitations!

Les Européens ont recherché des climats **tempérés**. Ils les ont d'abord trouvés en altitude, là où se concentraient les plus grandes civilisations précolombiennes, à plus de 2000 m. C'est beaucoup plus tard qu'ils s'intéresseront aux zones tempérées se situant au niveau de la mer ou sur le plateau. L'**altitude** tempère en effet le climat.

3. Un continent étagé

L'élément dominant sont les chaînes montagneuses qui agissent comme **barrière**. Les Andes occupent le quart de la masse continentale sud-américaine et constituent la plus longue chaîne continue, plus de 7 000 km. Elles sont des montagnes superlatives. Elles comptent plus de 35 sommets de plus de 6 000 m, supérieurs au Mont McKinley, le plus haut sommet de l'Amérique du Nord. On y trouve les points les plus élevés pour ce qui est d'un établissement, d'une capitale, d'un aéroport commercial, d'un chemin de fer, d'une route carrossable. La montagne est fortement humanisée. Son occupation n'est pas simple. L'adaptation à l'altitude a représenté un formidable défi. Il a fallu lutter contre l'hypoxie (manque d'oxygène) et le froid, d'où un réseau capillaire plus étendu, une cage thoracique plus volumineuse, une densité accrue des

globules rouges. Les Espagnols ont dû déménager leur capitale de Cuzco à Lima parce que les femmes et les femelles perdaient une proportion élevée de fœtus. Les Andins de Bolivie perdirent la guerre du Chaco (1932-35) contre le Paraguay quand ils eurent à combattre dans un milieu chaud et sous une pression atmosphérique accrue.

Les milieux montagnards sont à l'origine de microclimats: à de très faibles distances, on peut passer des basses terres tropicales, à des zones de cultures céréalières, à des pâturages alpestres et à des pics enneigés.

La plupart des pays sont de fait **étagés**. On reconnaît cinq niveaux:

- <i>caliente</i>	(0-600 m)	24-28°C
- <i>templada</i>	(600-1000 m)	17-24
- <i>fria</i>	(2000 m)	10-17
- <i>helada</i>	(3000-3500 m)	6-10
- <i>nevada</i>	(4000m+)	0

4. Un continent encore vierge?

La forêt couvrait vers 1990 près de 50 % de la superficie. L'Amérique latine constitue le plus important réservoir **forestier** de la planète, avec le quart de la superficie forestière. C'est la marque d'un continent jeune, le dernier peuplé. Cet univers forestier est cependant en net recul, victime d'une destruction inconsidérée, à l'image de cette exploitation "de rapine" qui a caractérisé son histoire économique depuis le XVI^e siècle. On calcule que le déboisement avance au rythme d'une République dominicaine par an. La forêt tropicale d'Amérique centrale et des Caraïbes a été largement dévastée pour y cueillir du bois (de charpente, essences précieuses, pour le charbon) ou pour ouvrir des terres à l'agriculture et à l'élevage. Londres a été reconstruite après le grand incendie de 1666 avec du bois coupé au Honduras. Le même sort menace la forêt amazonienne, pourtant essentielle non seulement comme réserve écologique (flore et faune), mais pour le recyclage de gigantesques volumes de vapeur d'eau dont l'effet se fait sentir sur le degré de précipitations en Amérique du Nord. Heureusement qu'une proportion élevée de la forêt demeure inaccessible ou inexploitable, si bien que l'Amérique latine demeure importatrice nette de produits dérivés de la forêt!

La jeunesse de ce continent explique en outre la richesse de sa faune et de sa flore, exemplaire par

leur variété. Les mammifères y sont peut-être moins diversifiés qu'en Afrique, mais on y trouve des espèces uniques. Aucun autre continent n'affiche une pareille variété d'oiseaux et de petits animaux. Malheureusement, chaque année voit disparaître des espèces, victimes de la déforestation. Le patrimoine génétique s'en trouve appauvri. La pharmacopée traditionnelle perd des ingrédients. On ne peut passer sous silence l'apport américain au patrimoine végétal: pomme de terre, maïs, tomate, piment, mais aussi quinine, quinoa et amarante. Les espèces de pommes de terre y sont légion; la préparation du *chuño* (pomme de terre déshydratée par une exposition au froid) préfigure la lyophilisation pratiquée sur les aliments destinés aux voyages spatiaux.

Les forêts tropicales, une réserve écologique:

Les botanistes s'accordent à dire qu'elles abritent plus de la moitié des 250 000 à 750 000 espèces de plantes vivant sur la terre. A peine 1 % d'entre elles ont fait l'objet d'une étude minutieuse quant à leur utilité pour l'homme. La forêt tropicale serait donc une immense réserve pour la pharmacologie.

Les ravages de la société du "hambourgeois":

La conversion de forêts en pâturages pour les bovins représente aussi un danger. Il y avait vers 1990 1,3 milliards de bovins sur la planète. Une vache consomme environ 400 kg de végétation par mois. Il faut 9 kg de nourriture pour produire 1 kg de bœuf; les ratios sont inférieurs pour d'autres types de viande: 2,1 pour le poulet, 4,0 pour le porc, 5,2 pour le dindon, 8,0 pour le mouton. Le bœuf consomme aussi beaucoup d'eau: 2 464 gallons par livre de viande (contre 660 pour le poulet). Le bétail libère annuellement dans l'atmosphère 60 millions de tonnes de méthane, autant que les incendies de végétation ou les rizières.

La forêt tropicale du Chiapas oriental a été transformée en pâturages pour l'élevage bovin. Or le rendement annuel moyen s'élève à 10 kg de viande de bœuf par hectare. Les Lacandons arrivaient pour leur part à produire chaque année sur ce même hectare 6 000 kg de maïs égrené et 4 500 kg de tubercules et de légumes. Au bout de cinq ou sept ans, ils abandonnaient leurs champs pour les laisser se régénérer, non sans avoir planté des citronniers, des cacaoyers, des avocatiers, des arbres à caoutchouc ou des papayers.

II. TROIS GRANDS SOUS-ENSEMBLES

Trois grands ensembles composent l'Amérique latine. Ce sont la Mésoamérique, la Caraïbe et l'Amérique du Sud.

a- la Mésoamérique:

Les territoires qui s'étendent du sud-ouest des États-Unis jusqu'à Panama affichent une certaine unité fondée sur une continuité physique, culturelle et géopolitique. Le Rio Grande (Rio Bravo) coupe une région semblable sur les deux rives, du moins jusqu'au XX^e siècle; une longue continuité donne son sens aux migrations de Mexicains!

Au Mexique qui ressemble à un entonnoir, deux chaînes, prolongement des Rocheuses, encadrent un haut plateau hérissé de bosses et de cuvettes créant une topographie cloisonnée que ne viennent pas rompre des axes fluviaux, comme cela se passe en Amérique du Sud.

L'Amérique centrale forme une région distincte. L'axe montagneux prend une orientation encore plus Est-Ouest au point de se prolonger dans l'archipel des Caraïbes. Elle épouse la forme d'une corne d'abondance. La vie pourtant n'y est pas facile: ses habitants sont menacés par la forte activité volcanique et sismique. L'Amérique centrale a vocation d'isthme entre l'Atlantique et le Pacifique, de pont entre deux masses continentales, celles du Nord et du Sud. La grande affaire sera le percement d'un canal interocéanique (Panama) qui signe son destin stratégique et fait de cette région le noeud de rivalités potentielles.

b- la Caraïbe ou les Caraïbes:

La Caraïbe est géologiquement rattachée à l'axe néovolcanique présent en Mésoamérique. Son ancrage culturel est ailleurs: en Amérique du Sud avant l'arrivée des Espagnols, en Europe et en Afrique par la suite. Géopolitiquement, elle est singulière en ce qu'elle a constitué un **avant-poste** à partir duquel on pouvait menacer ou protéger les positions sur le continent. Les ouragans représentent la principale menace naturelle.

c- l'Amérique du Sud:

Le triangle se décompose en trois systèmes:

- un **système montagneux**: les Andes forment une

série de chaînes parallèles encadrant des vallées longitudinales. Les communications les plus faciles se font dans un sens Nord/Sud. Les dénivellations sont très abruptes sur le versant ouest, plus douces à l'est (*yungas*). Plusieurs rivières arrosent le piémont andin, rendant possible l'irrigation sur la côte péruvienne autrement sèche.

- des **massifs** à l'est, faits de roches anciennes: les boucliers brésilien et guyanais suffisamment découpés pour que les cours d'eau produisent des rapides susceptibles d'être mis en valeur pour la production hydroélectrique.

- des **bassins** irrigués par trois systèmes fluviaux (Amazone, Orénoque, Paraná) dessinent de grandes plaines: une immense plaine inondable, les savanes ou *llanos* de l'Orénoque, la pampa (plus grande que la France).

III. QUEL EST LE POTENTIEL DE L'AMÉRIQUE LATINE?

La représentation d'un potentiel: l'Amérique latine n'est pas l'Amérique du Nord

Les États-Unis se représentèrent d'abord l'Amérique du Sud comme un "nouvel Ouest". Mais le développement des chemins de fer dans le sud tempéré n'eut pas les mêmes effets que dans l'ouest nord-américain. La frontière entre le Chili et l'Argentine se révéla être un obstacle sérieux pour le développement régional. Ces pays dépendaient en outre du marché financier européen. Aussi les Yankees en vinrent-ils à concevoir l'Argentine non plus comme un "nouvel Ouest", mais comme un "nouveau Sud", avec ses grands domaines et ses propriétaires liés à l'Europe. Quand ils s'intéresseront à nouveau à la région, ce sera pour y exporter des produits manufacturés et y puiser des ressources. En d'autres mots, c'est le Sud tempéré et non les Tropiques qui révéla l'étendue du gouffre séparant l'Anglo-Amérique de l'Amérique latine. (J. Valerie Fifer, *United States Perceptions of Latin America 1850-1930: A "New West" South of Capricorn?* Manchester: Manchester University Press, 1991)

- A) pour l'**agriculture**: les terroirs latino-américains offrent par leur variété la possibilité de produire toute la gamme des végétaux et des animaux propres aux zones tempérées et tropicales. L'Amérique latine produit plus des trois quarts du café, les deux tiers des bananes, le quart du sucre et du cacao, le dixième du coton. Elle produit un large éventail de céréales tempérées (blé, maïs, soja), des plantes propres (*yerba maté*, coca, *quebracho*, quinine). L'élevage occupe une place considérable. Le quart du cheptel bovin mondial s'y concentre. Les sols sont cependant fragiles, soit parce qu'ils se

situent en pente et sont exposés à l'érosion, soit parce qu'ils appartiennent au type tropical et qu'ils sont pauvres en éléments nutritifs, acides, portés à se durcir irrémédiablement. Les sols les plus riches se trouvent sur le plateau mésoaméricain en raison de l'abondance des cendres volcaniques, sur la côte brésilienne et ses terres noires, dans la pampa qui profite d'une accumulation millénaire de matières organiques. La maîtrise de l'eau demeure l'enjeu principal, soit qu'il faille drainer, soit qu'il faille irriguer. Le problème majeur n'a jamais été d'origine naturelle, mais découle de l'appropriation de la terre par des minorités puissantes et du gaspillage qui en résulte.

■ B) pour l'**industrie**: l'Amérique latine constitue un réservoir minier de premier rang. On peut y trouver presque tous les métaux sur lesquels repose la civilisation industrielle et souvent en quantités impressionnantes. Si le charbon de qualité fait défaut, le pétrole ne manque pas et le continent est riche en sources d'énergie hydroélectrique. Encore faudrait-il transformer sur place ces minerais au lieu de les exporter le plus souvent à l'état de simple concentré. C'est la transformation qui procure le plus d'emplois, le plus de valeur ajoutée. C'est à elle qu'on associe l'industrialisation et, à tort ou à raison, le développement.

Les mégaprojets associés à l'exploitation des ressources
L'Amérique latine se prête à la construction de mégaprojets hydroélectriques sur le modèle d'Itaipú qui a coûté 20 B\$ au Brésil. Le projet Grande Carajas a coûté 62 B\$ et occupe une superficie grande comme la Grande-Bretagne et la France réunies. Il comprend une immense mine de fer à ciel ouvert, avec des fonderies adjacentes, une mine de bauxite produisant 8 Mt annuellement, une usine d'aluminium et le barrage Tucuruí.

■ C) la **complémentarité** des ressources à l'échelle d'un pays en raison de la diversité qui est plus grande d'Ouest en Est que du Nord au Sud a cependant quelques conséquences:

- une plus grande autosuffisance, donc moins d'échanges extérieurs;
- une plus grande concurrence entre pays, chacun pouvant produire ce que l'autre produit.

■ D) y a-t-il un **lien** entre la géographie et le sous-développement?

Constatant que les pays sous-développés se trouvent dans des régions tropicales, certaines analyses invoquent le mythe "tropical" (une nature trop généreuse -mais répulsive en raison des maladies et des fléaux qu'elle entretient - engendre une

population paresseuse). Ce mythe participe d'une idée aussi vieille qu'Hérodote à l'effet que le degré de civilisation atteint par un peuple est inversement proportionnel à la fertilité du sol et à la luxuriance de la nature ambiante, ou que la nécessité est la mère de l'invention et de l'effort. La relation m'apparaît distincte: le Nord tempéré a exploité les régions tropicales parce qu'il y a trouvé des ressources complémentaires et des peuples différents qu'il a soumis (et déplacés) pour produire, à ses conditions mais aussi en fonction de conditions locales, des denrées qui l'intéressaient. La différenciation écologique a donné lieu à une différenciation économique. Ce n'est qu'au XX^e siècle que les contraintes naturelles de l'espace andin ont été perçues de façon de plus en plus négative. C'est que la société péruvienne est devenue plus vulnérable aux tremblements de terre (à cause de l'urbanisation et de la construction en dur, à étages), aux oscillations climatiques (à cause d'une dépendance accrue sur l'extérieur, du choix d'espèces ovines de souche importée, plus fragiles), à la mise en valeur des pentes (parce que le tracteur travaille mal sur des pentes supérieures à 10°).

Renouer avec des technologies simples

Au Chili, des villages de la côte montagneuse du nord désertique sont sans eau. Or l'eau existe dans les embruns venus du Pacifique. Il suffit de la capter. Il semble que les Incas aient utilisé pour ce faire des étoffes. Le projet Camanchaca (avec l'aide canadienne) capte l'eau des embruns au moyen d'immenses rideaux d'un film en plastique.

On ne doit pas y voir une manifestation du déterminisme géographique. De la même manière, il faut plus que la montagne et la forêt pour qu'une guérilla l'emporte. Après le triomphe de la Révolution cubaine, on prétendit reproduire des Sierras Maestras sur le continent, en Bolivie par exemple, oubliant que le facteur premier était le combattant et sa relation à un milieu humain. La guérilla salvadorienne survit depuis plus de dix ans en dépit d'un milieu physique hostile.

■ E) il convient en outre de reconnaître que le milieu s'est dégradé et qu'il n'a plus le même potentiel. Les causes en sont:

- la déforestation et l'érosion qui lui est rattachée;
- la surcharge pastorale (comme au Mexique central et septentrional que parcouraient des millions d'ovins, caprins et bovins dès la fin du XVI^e siècle);
- le labourage des pentes à mesure que s'accroît la pression démographique et l'utilisation de techniques modernes plutôt que de l'araire ou du

bâton à fourir;

- la culture sur brûlis (en forêt tropicale) qui est d'autant plus destructrice si la rotation est de plus en plus courte, faute de terres disponibles;
- la montagne ne représentait pas à l'ère du transport à dos d'homme ou d'animal le même obstacle qu'à l'ère du camion ou du train qui ne peuvent négocier des gradients trop inclinés;
- les régions côtières d'Amérique latine, du moins sur la façade pacifique, auraient été beaucoup plus densément peuplées avant l'arrivée des Espagnols que maintenant alors que la population du continent est au moins quatre fois plus nombreuse;
- les populations précolombiennes savaient mieux tirer parti de l'environnement: terrasses en montagnes, champs surélevés et drainés.

MEXICO, une "monstruopole"

Mexico est la plus grande ville du monde. Plus de seize millions de *Chilangos* se tassent dans cette cuvette enfermée de montagnes à 2 250 m. Mexico s'asphyxie. Elle souffre d'une croissance frénétique. Trop crasseuse pour être belle: 7000 t. d'ordures quotidiennes non traitées; 202 journées en 1990 où l'air était déclaré officiellement "dangereux à respirer". Partout Mexico a fait le plein. "Désastre écologique, historique, poétique" déclarait Homero Aridjis, président du Groupe des cent. Ancienne cité lacustre, Mexico manque d'eau. Le lac de Texcoco n'est plus que le nom d'un marigot infect alimenté par les égouts. Mexico coule dans un ancien lac. La cathédrale a 1,2m de dénivelée du chœur au portail. En raison de la pollution d'origine industrielle, marcher à Mexico correspond à fumer 40 cigarettes par jour. La ville compte 3 M d'autos. Les volcans disparaissent de la vue.

Mexico est un archipel formé par l'absorption progressive des villages. Diverse, elle s'alimente de la disparité sociale. Mexico rassemble des paysans qui feignent de vivre en ville. Voilà la Merced, l'ancien "ventre de Mexico". À la périphérie, la ville échappe à toute limite, envahie par 2 000-3 000 parachutistes par jour, venus rejoindre un parent, un voisin. Seule floraison: des commerces ambulants de bricoles indescriptibles. Il y aurait deux classes sociales à Mexico suivant la boutade: "ceux qui achètent dans la rue et ceux qui vendent dans la rue". Mexico vit le temps de la foule: les gens courent par millions, "buscando la vida".

Une démarche historique: la représentation de Mexico

Dans les années 70 et avec plus de vigueur dans les années 80, les écrivains et même les fonctionnaires présentent Mexico, et particulièrement le centre historique, comme une ville monstrueuse, une "monstruopole" vouée à la catastrophe, une pieuvre, un cancer. Les mêmes auteurs rappellent avec nostalgie la bonne ville comme si tout avait changé en trente ans.

La critique est-elle si nouvelle? J. Monnet (1990) a

analysé une vingtaine de chroniques sur la ville de Mexico depuis le XVI^e siècle. Il a identifié trois grandes périodes. 1) de 1519 au milieu du XVIII^e siècle, quand les textes ne présentent qu'une image positive de la ville, une vision utopique incarnée dans le **présent**; 2) jusqu'au milieu du XX^e siècle, quand on juge sévèrement le passé de la ville, qu'on décrit ce qu'il convient de faire pour faire dans l'**avenir** de Mexico une ville idéale; 3) depuis 1950, alors qu'on situe l'âge d'or dans le **passé**, qu'on s'horripile du présent et qu'on pronostique la catastrophe dans un futur immédiat.

IV L'histoire des transports, une illustration de la gestion de l'espace

Il est intéressant d'étudier l'évolution des communications dans un espace aussi immense et compartimenté. Les voyageurs européens constatent encore vers 1950 combien l'espace amortit tout, aide à conserver tout.

Avant la venue des Européens, le transport se faisait **à dos d'homme**, sauf dans l'aire andine (où les lamas peuvent transporter 25 kg). Cela continuera jusque vers 1550 sur une vaste échelle, car les Indiens seront porteurs pour les Espagnols. Des milliers moururent de surmenage. Une cédula royale de 1533 fixa la charge maximale à deux arrobos (soit 23 kg). Aujourd'hui, ce type de transport se pratique encore en Indoamérique et en Afroamérique, dans les campagnes et même à la ville.

Les Européens introduisent le **moteur animal**. Ce sera d'abord le cheval, auxiliaire indispensable de la conquête, mais au sabot peu sûr sur les pentes fortes. Le boeuf au pas lent fut réservé à tirer des charrettes ou l'araire. Le transport en charrettes sera l'apanage des plaines. Ailleurs prédomineront les "trains" de mules. On calcule que 200 000 mules entrèrent et sortirent de Veracruz en 1807. Plus de 50 000 reliaient Mexico aux territoires du Nord. En effet, la mule sera le principal moyen de transport, bien adopté à un espace montagnard. Elle exigeait cependant de l'eau et des pâturages; être hybride, elle dépendait d'une sélection et d'un dressage délicats. Les longues routes supposaient des relais et des relèves. Les déplacements se calculaient en jours, sinon en semaines. Le prix du fret terrestre représentait une part importante du coût des produits.

Le **rail** pénètre à partir de 1840. Sa progression signe la disparition des muletiers qui étaient

généralement des métis. Le parc ferroviaire a progressé considérablement jusque vers 1920. Il a fallu cependant conquérir la montagne. Voyez les lignes en altitude au Pérou avec ses tunnels. Faute d'entretien et de renouvellement, le réseau est devenu vétuste.

L'introduction du **véhicule moteur** vers 1920 et surtout après 1950 représente un choix modelé sur l'exemple US. La rapide prolifération des camions, des autocars, des autos particulières dépendra d'un lourd investissement en routes et autoroutes. Vers 1985, le réseau routier atteignait 2,5M km, dont le cinquième seulement était pavé. L'Amérique du Sud avait alors un parc automobile de 17M d'unités, auxquelles s'ajoutaient 5,2M de véhicules commerciaux. On assiste à une dévalorisation des espaces montagnards, car le véhicule moteur ne peut pas négocier des pentes supérieures à 10 %.

L'**avion** est mieux adapté à la géographie (altitude et distance), mais son coût l'exclut comme moyen de transport de masse. Ainsi la liaison La Paz-Lima coûte 140 \$CA (en 1996), prend deux heures alors que le transport par voie terrestre prendrait au minimum trois jours. L'aviation a changé le rapport à l'espace. Les transports terrestres demeurent, en effet, lents, sauf sur certains axes plats.

ANNEXE I

L'AMÉRIQUE LATINE: UN CONCEPT PROBLÉMATIQUE, CONTROVERSÉ

Au début, il y avait l'Amérique. Puis, un jour, il y eut les États-Unis d'Amérique, et bientôt, "we the Americans" et "America"!

■ *Une réponse maladroite à une usurpation d'étiquette: comment qualifier l'Amérique, devenue cette "autre Amérique"?*

"Ce que beaucoup de gens appellent l'Amérique latine est, de façon très significative, un monde auquel on a arraché son nom. Il y a toujours eu des métaphores, des équivoques, ou un manque raisonnable d'accord à propos de son nom. *Nouveau Monde, Indes, Amériques*, voilà quelques-unes des dénominations dues au hasard ou même à l'ignorance. Quand, en 1507, Martin Walssmüller [Waldseemüller] écrivit sur sa carte ce nom de bon augure, il la plaça au bord de la masse continentale du sud. La partie de l'hémisphère Nord ne fut appelée Amérique que très tardivement[...] La quête de l'identité des fils de l'autre Amérique, de celle qui se désigne encore par tant de noms discutables et presque provisoires comme *Hispano-América, América Latina, Ibero-América* et même *Indo-América*, a été longue et difficile. Elle dure depuis quatre cents ans et n'est pas encore achevée. La présence de cet adjectif "variable" accolé au mot Amérique montre la nécessité de trouver le terme spécifique - encore mal déterminé - de ce genre qui permettra de reconnaître cette Amérique-là." (A. Uslar Pietri [Venezuela], *La otra América*, Madrid, 1974).

■ *Des qualificatifs concurrents, révélateurs de parti-pris:*

"Les expressions América hispana, América Ibérica ainsi que celle, plus ample, d'América Latina, sont critiquées par les théoriciens de l'Indoamérica ou de l'Afroamérica, qui essaient d'intégrer les éléments autochtones et les éléments exogènes ancrés dans le sang et dans les coutumes des diverses émigrations africaines - ces deux éléments ayant été ethniquement assimilés par la race **criolla**. (E. Pereira Salas)

■ *Une identité ambiguë, celle des créoles:*

"Nous ne sommes ni des Indiens, ni des Européens,

nous sommes quelque chose d'intermédiaire entre les maîtres légitimes du pays et les usurpateurs espagnols: en résumé, étant nous-mêmes Américains de naissance et bénéficiant de droits originaires de l'Europe, nous devons nous opposer aux droits des indigènes et rester dans notre pays pour résister aux envahisseurs étrangers; notre situation est donc tout à la fois extraordinaire et terriblement compliquée". (S. Bolívar, «Lettre de la Jamaïque», 1815)

■ *Une unité factice, celle que l'étranger serait seul à lui attribuer?*

"Pour l'Européen, toute l'Amérique espagnole forme une seule entité, une seule image, une seule valeur. La distance efface les limites politiques, les différences géographiques, les degrés divers d'organisation et de culture, et laisse subsister un simple contour, une idée unique: l'idée d'une Amérique qui vient historiquement de l'Espagne et parle espagnol."

■ *ou une unité revendiquée par delà les différences reconnues:*

"J'ai toujours cru que dans notre Amérique, il n'était pas possible de parler d'une pluralité de patries, mais seulement d'une grande Patrie unique [...] le fait fondamental [est] que nous sommes essentiellement "un", que nous le sommes malgré les différences, plus exagérées que profondes, qu'il est facile d'observer à première vue, et que nous le serons encore davantage à l'avenir, jusqu'à ce que notre unité spirituelle déborde les frontières nationales et finisse par prévaloir comme une réalité politique". (J.E. Rodó, Uruguay, c.1900)

Rodó disait aussi "nous autres Américains du Sud [...] nous pouvons nous appeler "Ibéro-Américains", petits-fils de la race héroïque et civilisatrice qui ne s'est fragmentée que politiquement en deux nations européennes; et nous pourrions aller plus loin, et dire que ce nom convient également aux populations du Brésil"

"Du dehors, nous sommes considérés comme une unité, un conglomérat de pays qui forment un tout; en Europe, aux États-Unis, dans les pays afro-

asiatiques, dans tous les organismes internationaux, on parle de l'Amérique latine, et non de tel ou tel pays du continent. Admettre ceci est une contribution positive, car cela aide à atténuer les tensions et à ne pas créer de problèmes là où il n'y en a que trop. Mais soutenir que l'Amérique latine est une et doit se développer comme une unité ne signifie en aucune façon repousser ou ignorer les innombrables nuances qui distinguent chacun de ses pays; cette diversité a donné naissance à des réponses différentes aux problèmes qui ont affecté leur existence en tant que nations" (M.E. Rodríguez de Magis, 1969)

■ *Longtemps ce ne fut qu'une idée d'intellectuels, de politiciens visionnaires:*

"L'idée de l'unité de l'Amérique latine, l'hypothèse de l'interdépendance des nations qui la composent, leur désir d'intégration, sont, nous dit-on aujourd'hui les constantes de notre idéologie." (R. Mauro Marini, Brésil, 1980)

■ *et si l'"Amérique latine" était un mythe, créé par ceux qui avaient intérêt à la faire surgir?*

"Le concept d'Amérique latine est l'un des grands mythes de l'histoire contemporaine. C'est une création culturelle faite par des intellectuels et des politiciens avisés. Elle a constitué un mythe dans le domaine politique; un mythe au niveau social; un mythe au niveau économique. En tant que mythe, sa validité est douteuse, malgré sa persistance. Il faut s'interroger pleinement sur le sens de cette persistance." (Enrique Suarez Gaona, "Latinoamérica, cultura y mito", *Latinoamérica. Anuario de estudios latinoamericanos*, Mexico, UNAM, 1971)

■ *Le mythe remonte de fait au XIX^e siècle:*

"...l'Amérique est entre autres choses une idée créée par les Européens, une abstraction métaphysique et métahistorique, et en même temps un programme d'action. Ces images européennes du Nouveau Monde trouvent leurs symboles appropriés dans les divers noms donnés à l'Amérique." (J.L. Phelan, USA, 1969)

Il est intéressant de rappeler que l'appellation naît en France dans un milieu d'exilés en contact avec des intellectuels français proches de Napoléon III. Le Colombien Torres Caicedo est un "afrancesado". C'est lui qui fit le plus pour diffuser l'appellation. Un de ses

contemporains, le Chilien Bilbao, qui en fit également usage dès 1856, lui assigna une fonction et une mission anti-impérialistes (contre les États-Unis) qu'il retournera contre la France vers 1863, quand celle-ci envahira le Mexique. Bilbao développera une identité américaine continentale, ce qui l'amènera à abandonner l'étiquette *Amérique latine*. Je renvoie au mémoire de María Teresa Pérez, "El hispanoamericanismo...¿una doctrina del Rio de la Plata?", Département d'histoire, Université de Montréal, 1998. 168 p.

■ *L'Amérique latine: un continent satellite de l'Europe!*

"Il n'existe pas une Amérique latine étrangère à l'Europe qui, à un certain moment de son développement, se verrait soumise à l'influence européenne. L'Amérique latine, en tant que réalité historico-culturelle, est le produit de la présence européenne sur ces territoires" (I. Sotelo, Argentine, 1972)

QUELLE EST LA BASE DE L'UNITÉ?

■ *Une situation de dépendance:*

"Les phénomènes qui nous servent à établir l'identité de l'Amérique latine sont fondamentalement de caractère historique; ils se réfèrent surtout à sa situation coloniale et dépendante." (Abelardo Villegas, "Identidad y diversidad de América Latina", *Comunidad*, Mexico, no. 52, 1975, p. 170-177.)

■ *La participation à un même processus civilisateur dont le produit final est différent des ingrédients qui y ont contribué:*

"L'unité essentielle de l'Amérique latine provient [...] du processus civilisateur qui nous a formés - particulièrement l'expansion commerciale ibérique - engendrant ainsi une dynamique qui a conduit à la création d'un ensemble de peuples non seulement originaux par rapport au reste du monde, mais également de plus en plus homogènes." (D. Ribeiro, Brésil, 1976)

Ce sont les résistances populaires (face à des cultures élitaires) qui ont fait de l'Amérique latine une Indo-Afro-Ibéro-Amérique.